

Vincent Bourseul

Qu'est-ce que le genre fait à la psychanalyse, et qu'est-ce que la psychanalyse peut en faire ?

Le genre n'est pas nécessaire à la psychanalyse, car la psychanalyse a déjà développé tout un corpus théorique qui permet de penser le sexuel, de travailler avec le sexuel freudien, ce qui est, ne l'oublions pas, la meilleure manière actuellement disponible de penser les choses du sexe et de la sexualité. À cela le genre n'ajoute rien, *a priori*, sauf qu'il est un bon moyen — le plus actuel — de reprendre l'examen de certaines notions pas du tout psychanalytiques, mais qui ont néanmoins connu un certain succès dans le discours des psychanalystes, dans leurs écrits, au point qu'elles peuvent souvent être perçues comme des concepts psychanalytiques. Parmi elles, relevons la « différence des sexes », « l'orientation sexuelle » ou encore « l'homosexualité », et « l'identité » que le genre questionne dans son rapport à la psychanalyse et la psychanalyse avec elle.

Après quelque temps de recherche, j'ai fini par donner au genre la définition suivante : *le genre est la limite située à la fois à l'extérieur et à l'intérieur du sexe, le littoral ou la marge du sexe capable d'en révéler la profondeur de champ. Le genre apparaît sous l'effet du sexuel ; il interroge les savoirs inconscients de la différence sexuelle, et fait vaciller les identifications jusqu'à leur renouvellement. Ainsi, le genre défait le sexe et crée le sexe dans l'entre-deux de son trouble intermittent, à l'instant de stabilité où il s'éprouve.* Dans cette définition, le sexe et le genre ne sont ni opposés, ni complémentaires, mais noués ensemble, c'est comme nouage qu'ils m'ont semblé pouvoir être abordés dans les tentatives d'élaboration appuyées à l'expérience.

Cette conception tranche assez nettement avec les distinctions classiques dont j'ai parlé tout à l'heure. Je pourrai dire cela autrement en insistant sur le fait que ce nouage s'est imposé dans la clinique, et que c'est un apport que je situe comme étant celui des personnes *trans* — pas des transsexuels ou des transgenres, mais bien des personnes *trans*, ainsi que le signifiant *trans* s'est peu à peu imposé dans le discours. *Trans* n'est pas l'entre-deux de homme et femme, il n'est pas non plus le troisième sexe. *Trans* révèle une place, une tierce place qui, quand elle est considérée,

laisse apparaître un nouage à trois de homme-femme-*trans*. Voilà ce que les personnes *trans* m'ont appris. Et voilà comment grâce à elles, je me suis retrouvé sur le chemin des formules de la sexuation et de la clinique borroméenne, que je pensais bien pouvoir éviter pourtant au démarrage, espérant pouvoir me contenter d'un lifting conceptuel vite fait bien fait. Je n'ai finalement pas pu échapper aux implants.

Cette définition s'est imposée pour répondre, en particulier, à la nécessité de rendre compte du genre au-delà de la conception masculin/féminin qui lui est souvent donnée, et qui s'avère être très insuffisante voire contre-productive. Le genre, dans la perspective où je l'envisage, est utile s'il permet de maintenir cette tension vers l'approfondissement de la différence sexuelle et les savoirs qui s'en extraient. Le genre nous est utile en psychanalyse s'il nous sert d'opérateur capable de maintenir le trouble, une expérience du trouble qui nous ramène et nous expose à l'expérience de la différence sexuelle telle qu'elle ne cesse pas de se produire, bien que ce que nous en fabriquons comme savoirs (comme identité sexuelle et autres constructions psychiques encore) nous permette de ne plus la voir à l'œuvre ni de trop l'éprouver.

Appliquée à l'expérience clinique, cette définition et cette conception du genre permet, à mon sens, d'envisager le genre et le sexe comme les deux inconnues d'une équation insoluble : l'équation de l'énigme du sexuel représentée par la sexualité (ce qui nous permet au passage d'avancer sur une sorte de conception de la sexualité en psychanalyse). Cette perspective implique de ne rien présager de ce que genre et sexe peuvent bien vouloir dire ou représenter, et tenter de leur donner une vie nouvelle.

Pour avancer dans mon travail, j'ai dû choisir une méthode. Et pour ne pas trop me compliquer la tâche, j'ai adopté, autant que possible, la méthode freudienne. Ainsi, j'ai choisi d'observer le genre et le sexe — ces deux inconnues — par le triptyque freudien : topique, économique et dynamique. Ce faisant, genre et sexe ont commencé à prendre des formes et des sens en termes d'objet, de processus et d'instance. Un tableau en fin de texte rassemble ces coordonnées, il n'est pas à ce jour définitif et demande à être vérifié. Ce tableau est une seconde autre façon de définir ou de situer le genre par rapport au sexe et au sexuel, dans une perspective métapsychologique et peut-être borroméenne. Alors le genre en psychanalyse, à quoi ça sert ?

La différence des sexes

Le genre est d'abord utile à l'autre, et d'ailleurs le genre est toujours d'abord le genre de l'autre. Il nous rappelle que le sexuel est toujours déjà habité par l'autre, à commencer par soi. C'est une chose que j'ai apprise récemment, depuis que la thèse a été soutenue et récompensée par un prix sur les études de genre. À plusieurs reprises, des lecteurs et lectrices de cette thèse m'ont dit : « C'est intéressant ce dont tu parles sur le genre, mais c'est tout de même beaucoup le genre *gay* » ; d'autres m'ont dit : « C'est intéressant ce dont tu parles sur le genre, mais c'est tout de même beaucoup le genre *trans* ». Faut-il préciser que la première citation émane d'un interlocuteur *a priori* hétéro ou *straight*, et que la seconde émane d'un interlocuteur *a priori* homo ou *gay* ? Je peux compléter cette anecdote en vous disant qu'une amie *trans* m'a dit un jour, dans le même ordre d'idée, « c'est bien ton genre, au moins ça rappelle aux *gays* que, nous — les *trans* — on ne fait pas que rêver de coucher avec les hétéros, on le fait, et pourquoi ? parce que nous le genre ne nous fait pas peur, on l'a inventé ».

Cette anecdote révèle que le genre relance l'expérience singulière et subjective d'avoir à se situer et de situer l'autre dans le paysage sexuel. Quand le genre émerge ou qu'il est discuté (ce que nous allons faire là), chacune et chacun se rapproche malencontreusement de cette expérience de la différence sexuelle qui est à l'œuvre en permanence, mais que l'on parvient à éviter frontalement grâce aux savoirs que l'on construit pour y faire face, comme on dit. De ces savoirs nécessaires à affronter la différence sexuelle à l'œuvre, le genre épingle en particulier celui que nous nommons « la différence des sexes », sans nous souvenir que cette différence des sexes ne préexiste pas aux sexes dont elle établit pourtant une sorte de rapport. En oubliant un peu vite que nous la construisons précisément pour rendre confortable cette expérience incessante de la différence sexuelle, qui ne présage pas du nombre des sexes à y trouver, mais que nous tentons de faire tenir comme deux, sans doute pour nous faciliter la tâche.

Le genre relance ce travail d'inventaire des savoirs qui nous sont nécessaires pour faire face à la différence sexuelle, entre théories infantiles, croyances, savoirs imaginaires, connaissances scientifiques, etc. La différence des sexes n'est pas une notion ni un concept psychanalytique, pourtant elle est couramment invoquée par le discours des psychanalystes à propos de la sexualité, qui n'a toujours pas trouvé de définition ni de

conception dans le champ de la psychanalyse. Que le deux des deux sexes s'impose depuis fort longtemps au point qu'il se déduit d'être assez tenace au psychisme, ne veut pas dire qu'il n'est pas le résultat de quelque chose. Est-il le produit d'une opération psychique, ou l'effet d'une structure comme celle d'un langage ? Est-il le deux d'un « deux sexes » à l'inconscient ? Ce n'est pas *a priori* ce que les formules de la sexuation permettent de déduire, d'après la lecture que j'en ai. Alors comment expliquer que cette fameuse « différence des sexes » soit si présente, et préférée à « différences sexuelles » ? C'est peut-être qu'elle témoigne de la nécessité théorique en tant que fiction, c'est peut-être que cette « différence des sexes » colmate pour le moment un lieu du savoir où quelque chose nous échappe encore trop violemment pour que nous puissions l'affronter plus tranquillement. Mais je ne saurais dire entre quoi et quoi « la différence des sexes » vient faire barrage ou bouchon en nous faisant croire que nous savons quelque chose avec elle, contrairement à « l'orientation sexuelle » dont je vais parler maintenant, qui s'installe, selon moi, au lieu d'une articulation fictive entre « sexuation » et « choix d'objet ».

L'orientation sexuelle

J'en ai déjà parlé dans la première partie, c'est « l'orientation sexuelle » en tant que notion non psychanalytique, encore, mais si communément admise que l'on peut également supposer qu'elle influence parfois la pensée des psychanalystes, et peut-être leur travail. L'idée d'orientation sexuelle n'est pas confondue avec la question du choix d'objet, elle ne s'y substitue pas, mais semble parfois la prolonger ou la recouvrir. À son propos le genre nous fait sentir que malgré nous, nous sommes influencés aussi par l'idée d'orientation sexuelle et pas seulement guidés par la notion psychanalytique de choix d'objet. Nous croyons parfois, plus que nous ne l'admettons, à l'homosexualité ou à l'hétérosexualité ou à la bisexualité comme si cela existait. Et ceci perdure, alors même que les orientations sexuelles qui leur sont liées semblent transformées ces dernières décennies, sous l'influence des identités, au point de ne plus être ni reconnaissables ni envisageables avec les repères précédemment acquis. En avons-nous pris la mesure ?

Pensons, par exemple, au cas de Marc dont je vous reparlerai tout à l'heure à propos du maniement imaginaire du genre dans la pratique. Ce garçon *trans*, ce *transboy*, cet homme *trans*, interroge. Il aime les filles et les femmes, tout comme il aimait les filles et les femmes au temps d'avant sa transition. Il était avant ce temps un pas-encore *trans*-homme qui aimait

les femmes en tant qu'*a priori* femme, donc il était une femme lesbienne au temps où elle n'était pas parlée en tant que *il* et *homme*. Il était homosexuelle féminin et il est aujourd'hui un hétérosexuel masculin. Son choix d'objet n'a pas changé *a priori*, son orientation sexuelle a changé de sens manifestement, mais aussi de pôle, en passant de féminin à masculin et d'une homosexualité à une hétérosexualité, autrement dit le cas de Marc souligne à quel point l'orientation sexuelle n'a littéralement pas de sens. Mais Marc n'a jamais été une fille, c'est nous qui devons l'imaginer pour pallier le trouble que sa situation nous crée. C'est nous qui inventons de toute pièce l'orientation sexuelle pour nous repérer, tenter d'y voir clair. Mais il n'y a rien à voir, c'est bien là l'ennui, il n'y a qu'à contempler ce qui ne se voit pas, qui manque et qui appelle à ce que quelque chose y vienne : un objet, un bout de savoir, une théorie infantile, etc...

À partir de cette hypothèse que l'orientation sexuelle n'a pas de sens, nous pouvons apercevoir le rôle que nous lui faisons jouer bien malgré nous, dans la théorie. Pour résumer ce que je viens de dire très rapidement, il me semble que cette notion non psychanalytique vient porter secours à des concepts psychanalytiques, et qu'elle est adoptée pour le confort qu'elle apporte. L'orientation sexuelle est une sorte de liant entre sexuation d'un côté et choix d'objet de l'autre. Bien qu'il n'y ait pas, *a priori*, de nécessité à faire tenir ensemble choix d'objet et sexuation qui ne traitent pas du tout des mêmes choses, il n'en demeure pas moins que dans la vie ordinaire, quelque chose de l'ordre des conséquences de la sexuation s'articule bel et bien avec ce qui représente le choix d'objet dans la vie courante, et qu'à cela nous sommes sans doute invités à donner du sens grâce à cette imaginaire jonction qu'est l'orientation sexuelle — qui serait de ce fait une théorie sexuelle infantile. L'orientation sexuelle remplit cette fiction et nous éloigne du savoir sur le sexuel — en tant que savoir inconscient. C'est peut-être à ce niveau que viennent prendre place ces fausses connaissances théoriques dont la psychanalyse fait souvent les frais : là où il n'y a qu'une béance à observer entre sexuation du sujet de l'inconscient d'un côté (les formules de la sexuation) et réalité sexuelle de l'autre (les pratiques sexuelles, la vie sexuelle), où l'individu se démêle de son rapport à l'espèce.

*L'identité*¹

En révisant nos habitudes sur les supposées orientations sexuelles et la différence des sexes, nous pouvons reconsidérer également notre rapport à la notion d'identité. L'identité n'est pas une notion porteuse en psychanalyse, nous préférons sans comparaison possible penser aux identifications. Certes les identités ne rendent pas compte dans toute leur vérité des identifications qui les fondent, ce qui est une perte pour qui s'intéresse à mobiliser les ressources psychiques sous-jacentes. Mais les identités constituent un pôle d'attractivité narcissique dont nous aurions tort de nous passer pour penser et pour agir dans le travail clinique.

Prenons l'identité *gay*, et voyons ce que le spécifique de cette identité minoritaire nous enseigne sur le général. Au-delà de la marque identitaire, et bien qu'elle le prétende parfois, l'identité *gay* ne dit au fond rien de l'orientation sexuelle — puisque cette dernière n'a possiblement pas de sens. Ainsi, la pratique nous apprend que nombre d'homosexuels peuvent ne pas se reconnaître en tant que *gay*, puisque le marqueur identitaire, qui vaut parfois comme identité sexuelle et parfois comme identité de genre, permet de s'y soustraire autant que d'y être épinglé par le discours. Le positionnement subjectif dans le champ des représentations sociales s'accorde plus ou moins au déterminant subjectif.

Alors pourquoi penser, comme en témoigne la pensée courante, que les homosexuels ce sont les *gays*, ou bien que les *gays* sont les homosexuels ? Pourquoi faire tenir ensemble une identité de genre — l'identité *gay* — et la fiction d'une orientation sexuelle — faisant le joint entre sexualisation et choix d'objet — si ce n'est pour laisser de côté l'impossible de l'identité sexuelle — au sens de ce qui échappe du savoir sur le sexuel que l'identité, quelle qu'elle soit, ne peut vraiment représenter dans le social ?

Certaines situations cliniques imposent de visiter ces questionnements. Le phénomène du *slam* — consommation de drogues par voie intraveineuse dans un cadre sexuel, apparu chez les hommes *gays* dans les années 2004-2005 — en est un très bon exemple. Au sein d'une soi-disant communauté sexuelle, celle que l'on appelait homosexuelle autrefois, des hommes, pour la plupart séropositifs au VIH, se sont mis à injecter des drogues d'un nouveau genre — les cathinones — dans le cadre

¹ Je renvoie pour cette partie à l'article « Le “genre gay” et souffrance identitaire : le phénomène *slam* », *Nouvelle Revue de Psychosociologie*, n° 17, Jouy-en-Josas, 2014.

de leur vie sexuelle, au point que cette consommation n'est plus seulement un soutien à la sexualité, mais une pratique sexuelle à part entière, que le concept d'addiction est incapable d'éclairer. Comment saisir que ces hommes, *gays* pour la plupart et *gays* aux yeux de tous, séropositifs, se soient retrouvés dans cette sous-communauté des *slameurs*, tout prêts à explorer dans les moindres recoins un comportement de consommation de drogues aux effets délétères rapides et massifs ?

Ce phénomène est un symptôme identitaire, c'est mon hypothèse de départ. Ces hommes *gays* séropositifs font les frais du refoulement intra-communautaire d'une épidémie et de ses représentants, que la commune communauté tente d'exclure au-dedans d'elle-même, à l'instar du clivage pour Freud, reléguant la représentation inconciliable vers la formation d'un second groupe psychique où elle est mise à l'oubli. Chez Nancy, Bataille et Blanchot, la communauté se nourrit de la mort de l'individu, nécessaire à l'avènement même de la communauté. Pour soutenir le sujet face à « l'être-en-commun » identitaire qui se confond parfois avec la mort comme œuvre communautaire, le genre peut opérer dans le transfert une ouverture dans l'implacable processus d'identification de genre — à joindre aux identifications déjà connues : projective, mélancolique, hystérique, etc.

Comment procéder cliniquement devant cette collusion si éclatante entre une épidémie et une identité, si ce n'est en proposant que le signifiant *gay* — marqueur de l'identité en question — soit soumis à l'effort de déconstruction, pour être défait tout comme le genre a été défait précédemment dans l'histoire récente des identités sexuelles — défaire le genre, défaire le *gay* ? La déconstruction du genre est une voie d'accès possible à l'ouverture du sexe en tant que représentant identitaire, sans qu'il soit besoin d'abandonner sur le côté les identités, dont nous pouvons tirer profit pour le travail de mobilisation libidinale.

Maniement du genre

Marc² est âgé de 22 ans quand nous nous rencontrons pour la première fois, dans le cadre d'une consultation à mon cabinet. Sa demande

² Pour des raisons d'éthiques et de confidentialité, ce qui apparaît ici comme un « cas », relève d'une composition garantissant à la fois le respect des sujets concernés et l'intérêt clinique et théorique. Nous avons procédé à la constitution d'un « cas composite », susceptible de rendre compte des aspects rencontrés et déterminants, dans la clinique, à partir de demandes présentant des caractères communs.

initiale telle qu'exprimée, porte sur son parcours de transition, pour lequel il souhaite avoir un espace pour penser et cheminer dans ce « voyage sexuel ». Ce suivi « psy » ne peut être intégré dans le cadre du suivi obligatoire que le protocole officiel exige en France pour ce type d'accompagnement, lorsque le traitement hormonal est souhaité, puis une opération chirurgicale³. Mais ce n'est pas le vœu de Marc, qui prend déjà des hormones au marché noir. Et surtout, il ne souhaite aucune opération chirurgicale, donc n'a pas d'« intérêt » à intégrer un suivi officiel de transition. Marc travaille ; il occupe un emploi dans le secteur commercial, il est vendeur. Il habite seul à Paris, où il a grandi. Ses revenus lui permettent de vivre convenablement selon lui, d'assurer l'avancement de son projet de « voyage sexuel », et de payer des séances de « psy ». Marc est un garçon *trans*, hétérosexuel, qui aime les filles, les femmes ou les personnes *trans* femmes, ainsi qu'il m'a précisé le périmètre de son hétérosexualité⁴. Il n'a jamais vu de « psy » avant de me rencontrer. Comment m'a-t-il choisi ? Parce que l'un de ses amis qui vient me voir lui a donné mon adresse et mes coordonnées. Nous engageons le suivi, à raison d'un entretien par semaine pour commencer.

Très rapidement, la question des hormones prend de l'importance dans le discours de Marc. Il vient de commencer ce « traitement », qu'il nomme ainsi bien que ne bénéficiant pas de prescription médicale ni de prise en charge financière dudit traitement. Son approvisionnement est régulier, voisin des méthodes utilisées par certains sportifs pour se procurer de la testostérone. Avec un suivi médical et une prescription en bonne et due forme, Marc pourrait profiter d'un traitement de Testogel^{®5}, une pommade. Pour diverses raisons, c'est de la testostérone à injecter en

³ Le protocole officiel, qui vaut pour référence et qui a été institué par des professionnels sans tenir compte des souhaits des « usagers », demande à ce qu'un suivi minimal puisse se faire avec l'appui d'un médecin psychiatre, d'un endocrinologue, pour encadrer la bonne marche de la transition et accéder, étape par étape, aux différentes transformations possibles. Nombre de personnes transgenres ou transsexuelles organisent leur parcours en dehors de ce circuit officiel, ce qui demande à ce que les professionnels sollicités soient capables de coordonner leur action.

⁴ Notons au passage que ces nouvelles figures sexuelles entament sérieusement la possibilité d'une définition tenable des « orientations sexuelles », quand elles sont censées dire les préférences ou les choix d'objet en termes de pratiques sexuelles.

⁵ Nom commercial de la testostérone fabriquée par le laboratoire Bayer.

intramusculaire qu'il se procure et s'injecte lui-même après avoir pris quelques conseils auprès d'une amie infirmière.

Les premiers effets de la testostérone sur le plan psychologique n'augmentent plus. Marc s'est habitué globalement aux nouveautés des caractères masculins (augmentation de la libido, plus grande impulsivité ressentie). Par contre, les transformations corporelles gagnent peu à peu du terrain (pilosité, voix, musculature), et demandent régulièrement un ajustement psychologique : modification de l'image du corps, nouvelle désignation de certaines parties du corps (les jambes deviennent les cuisses, par exemple). Dans ce contexte, Marc accepte ma recommandation d'engager un suivi médical ordinaire pour le traitement hormonal, et donc d'arrêter son expérimentation solitaire. Cela lui paraît possible, alors qu'au début de son parcours de transition il revendiquait une initiative plus libertaire. Le médecin accepte le suivi et prescrit le traitement de substitution à Marc, qui s'applique la pommade quotidiennement. À partir de ce moment — la phase de lancement est passée, les suivis médicaux et psychologiques sont en place — une sorte de stabilité du parcours de transition se fait jour. La relation transférentielle connaît des jours plus calmes qu'au début — plusieurs mois se sont écoulés. Les aléas techniques de sa transition prennent moins de place, le traitement est une routine, il peut laisser libre cours à sa pensée durant les séances, et le contenu du matériel psychique amené change considérablement.

À partir du genre en substance — hormone —, Marc a fabriqué peu à peu quelque chose en rapport avec son corps, un corps nouveau et renouvelé. Cette production s'est manifestée en alternance de moments de « traversée de l'informe⁶ » liée à une grande déstabilisation subjective, toujours vécus au bord de la rupture. Des symptômes de dépersonnalisation et d'hallucination se sont produits, toujours fugaces, toujours critiqués, que nous avons tant bien que mal rapatriés à chaque fois dans la création psychique en cours dans l'espace transférentiel. Des crises d'angoisse ont nécessité temporairement l'appui d'un traitement médicamenteux, en relais avec un psychiatre partenaire. Les troubles sensitifs et les productions quasi-déliantes n'ont pas été traités par des médicaments antipsychotiques ou autres, en accord avec le médecin psychiatre. Leur brève durée nous a

⁶ S. Le Poulichet, « Traversée de l'informe », *Corps extrêmes-1*, Paris, Champ psychosomatique n° 34, L'Esprit du Temps, 2004, pp. 57-66.

encouragé, à chaque étape, à les intégrer successivement au travail analytique, leur statut relevant alors davantage d'une désubjectivation à l'œuvre qui méritait d'être accueillie dans le transfert pour y trouver sa résolution.

Marc nous avait déjà fait la démonstration de sa capacité à manier le genre comme un processus symbolique mobilisé dans un réinvestissement progressif du corps et du langage, notamment par la production de nouveaux mots chargés de désigner chacune des parties de son corps, les uns après les autres, comme une réédition de la découverte première. Après quelques mois, ce moment fécond du travail a laissé la place au dégagement du genre comme objet imaginaire, dont la composition a d'abord trouvé sa forme et sa matière dans ces moments de traversée de l'informe. C'est que l'ouverture induite par le recours au genre a engagé la création d'un sexe nouveau — et non pas seulement d'un nouveau sexe. À ce niveau, l'analyste est mis à contribution d'une manière spécifique quand l'imaginaire du genre s'invite en lui pour donner corps — donc image — au genre en devenir du sujet analysant, et à ce sexe nouveau co-occurent du genre au travail. Car si le genre est mis au travail, c'est pour réinventer le sexe ainsi que nous allons l'exposer encore.

Mais comment cela a-t-il fonctionné ? Quels processus psychiques, en particulier inconscients, pouvons-nous décrire ? Quand le genre résonne de sa qualité d'objet imaginaire et de processus symbolique, il vient discuter avec le sexe dans sa qualité d'instance imaginaire et d'objet symbolique, et il l'interroge, quitte à souligner la précarité du savoir qui accompagne son existence, pour le sujet et pour l'analyste. Le sexe ainsi interpellé dans sa construction laisse apparaître les mouvements identificatoires connus, encore inconnus ou à reconnaître, de ce qui dans l'analyse de l'analyste a pu éclairer la constitution et l'autorisation sexuelle de l'être sexué, le semblant de femme ou d'homme à quoi l'analyste se repère, par exemple. Ceci engage le travail analytique sur la voie d'une sexualité pensée désormais comme processus imaginaire et instance symbolique. C'est un premier niveau de mise au travail du sexe par le genre chez l'analyste, quand celui-ci se propose de soutenir le désir d'analyse de l'analysant à partir des savoirs qu'il a lui-même élaborés pour son propre compte, sur son propre compte, et qu'il poursuit d'éclairer encore, chaque fois qu'une cure l'invite à se déplacer en corps dans la matrice de ses savoirs.

Les élaborations psychiques, encouragées par chacune des avancées du travail analytique, fleurissent dans l'activité onirique ou les productions symptomatiques du patient, et aussi celles de l'analyste. Une représentation spéculaire et non spéculaire du genre se dégage peu à peu du côté de l'analyste. Une part se laisse représenter et dire, l'analyste la pense ou la parle ; une autre part voisine hors du champ du langage, l'analyste l'héberge et la pense. Le vu, l'entendu, le senti remobilisés dans ce retour et cette traversée de l'informe engagent peut-être un travail où le refoulé originaire trouve ici la voie d'une recombinaison formelle.

Cette cohabitation de l'analyste avec ce genre en construction-élaboration est traversée par ce que le transfert engage. Mais elle définit surtout un espace de travail où imaginer le tracé du genre à l'œuvre et en construction simultanée, et permet ensuite qu'il s'écrive. Et qu'il s'écrive donne un bord au hors champ de la parole où le genre peut venir soit accabler et empêcher l'élaboration du sexe nouveau de l'analysant, soit soutenir et dynamiser cette création que l'analyste peut endosser comme au-delà de la matrice, une matrice enfin tranquillisée du vide dont elle se supporte. Voilà un second niveau du maniement du genre par l'analyste.

Alors peut-être le genre est-il le nom de ce moment d'élaboration transférentielle qui se déploie à propos du sexe de l'autre dans la cure ? Peut-être est-il le nom de ce que nous repérons comme une piste de travail où il conviendrait d'explorer la fonction de l'analyste en tant que cet « autre du sexuel » ? Peut-être est-il le nom d'un lieu du sexe au psychisme ?

Et le phallus dans tout ça ?

À quoi sert-il ? Faut-il s'en passer ? Le genre n'est-il pas un « cache-sexe » ? Un évitement de la castration ? Un déni du phallus ?

C'est une surprise de ma recherche. Avoir été ramené à ces formules que je pensais pouvoir éviter, pour découvrir que je n'en savais pas grand-chose et qu'elles ont une portée bien plus large qu'il n'y paraît, sur le plan théorique et aussi clinique. Et y avoir été ramené par les personnes *trans*, celles et ceux que la littérature qualifie le plus souvent de psychotiques et de pervers rejetant le phallus et la castration, comme si cela en était des caractéristiques encore évidentes, etc.

Avoir constaté aussi que ce qui se passe dans le travail analytique ne relève pas en tout temps de ces formules, notamment lorsqu'au cours de l'analyse il s'agit de constructions liées aux aménagements de la sexualité

qui, jusqu'à ce qu'ils aboutissent, ont des formes non reconnaissables au moyen des théories établies ou des formules écrites, et qui nous invitent à penser le travail en dehors d'elles — non pas sans le phallus, mais hors-phallus (temporairement) —, jusqu'à ce qu'il soit possible, plus tard, d'y revenir pour s'y reconnaître ou pas.

Dans l'entre-deux de ces instants que le travail ponctue, le genre peut servir à l'analyste pour soutenir ces créations sexuelles inconscientes, accueillir « la gestation d'un sexe nouveau », contribuer à des aménagements de la sexuation que le genre vectorise. Les principaux managements du genre que j'ai pu repérer pour le moment sont des managements que je qualifie d'être des managements imaginaires.

Le genre est un concept limite, une limite au sens de la limite de l'état-limite, une question frontière tout comme la pulsion est un concept limite. Peut-être le genre est-il un état-limite de la sexuation qui, bien que n'excluant pas le phallus, se donne pour objet de trouver des aménagements à la sexuation dont les réalisations peuvent s'effectuer hors-phallus (temporairement, ou dans un temps de la cure où le phallus n'est pas un lieu de l'inconscient du sujet) mais pas sans le phallus. Ce hors-phallus qui n'est ni un temps ni un espace est peut-être l'équivalent de ce que l'on désigne par moi auxiliaire dans la clinique borderline ?

Le genre ne remet pas en cause le phallus mais interroge sa limite en tant qu'incertitude, incertitude qui limite les effets de limite du traitement psychique des choses du sexe. Le phallus qui marque ce qui, d'avant lui (originaire ?) persiste sous des formes que nous ne rencontrons que parce qu'elles font retour, depuis le temps, depuis l'espace, dans le réel ou dans la régression.

Le genre en psychanalyse, première proposition de repérage

À l'occasion de la thèse de doctorat « Clinique du genre en psychanalyse », le genre, le sexe et la sexuation ont été présentés dans leurs correspondances avec les registres imaginaire, symbolique et réel à partir de leur qualité d'objet, d'instance et de processus. Le résultat nous offre les coordonnées suivantes :

	Imaginaire	Symbolique	Réel
Genre	objet	processus	instance impossible
Sexe	instance	objet	processus impossible
Sexuation	processus	instance	instance impossible

Construction du tableau :

Les numéros indiquent l'ordre chronologique d'apparition des éléments au cours de la recherche. Jusqu'au (3), il s'agit d'éléments émergeant dans l'expérience clinique, le (4) qui est la première instance inscrite au tableau, est déduit des (1), (2) et (3) : elle achève un premier tableau. Puis le tableau est étendu pour accueillir le (5) comme nécessité logique aux élaborations théoriques cette fois. À partir du (5), tout le reste s'est complété par déduction pseudo-logique. Le tout reste à vérifier.

	Imaginaire (1)	Symbolique (2)	Réel (5)
Genre (1)	objet (1)	processus (3)	instance impossible (7)
Sexe (2)	instance (4)	objet (2)	processus impossible (5)
Sexuation (6)	processus (7)	instance (7)	instance impossible (6)